

**Olivia
Profizi**

Les Exigences

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Rachel vient de porter atteinte à ses jours. Ainsi se retrouve-t-elle dans une clinique après avoir confié à sa mère les raisons de son geste. Une passion, un amour beaucoup trop grand pour un amant pervers, un homme à qui Rachel a tout offert jusqu'à sa capacité à supporter l'insupportable : le don d'elle-même à l'extrême.

Brisée par la violence subie auprès de cet homme, Rachel se reconstruit dans un lieu protégé. Pendant quatre mois et au-delà de toutes attentes, elle prend des notes, décrit avec une implacable lucidité et un humour étonnant le cheminement de sa pensée, de sa volonté et de ses exigences. Car au fil des pages la jeune femme s'impose non pas en victime mais en individu responsable de ses actes et de sa chute, qui trouve en lui l'énergie de sa reconstruction.

Au fil des jours l'écriture devient une raison d'être, la dépression s'éloigne, l'imaginaire peut reprendre sa place.

Ce livre dit combien la violence peut être acceptée et non seulement subie. Il dit le mal fait aux femmes et le rôle du regard qui leur est porté dès l'enfance. Il dit la difficulté de lutter contre ces images d'elles-mêmes culpabilisantes et destructrices. Ce livre dit aussi et surtout la force de l'art face à la souffrance.

OLIVIA PROFIZI

Olivia Profizi vit à Lille, ce livre est son premier roman.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02051-4

OLIVIA PROFIZI

Les Exigences

roman

ACTES SUD

à Stéphane

— *Oh, Jacques, combien de fois j'ai rêvé de toi? D'un garçon comme toi, honnête, un peu nigaud, qui venait me chercher et disait : viens, sois à moi, ne crains rien, ce n'est pas de ta faute.*

— *Qu'est-ce qui n'est pas de ta faute?*

— *Mais aussi quel réveil... à devenir folle.*

Dialogue entre Marie et Jacques,
extrait du film de Robert Bresson
Au hasard Balthazar (1966).

En route pour la baie de Somme. Tous les deux mois, je quitte mon bord de fleuve, mon refuge, et lorsque nous dépassons la ligne imaginaire qui sépare Les Rosiers-sur-Loire du reste du monde, j'ai presque envie de pleurer. Il n'y a que Paris pour me faire bouger de cet endroit. Paris et mon père, finissant péniblement dans une maison de retraite du Crotoy. Quatre cent trente kilomètres pour faire rouler un vieillard jusqu'à un bord de mer qu'il ne regarde même pas. Le froid va nous ôter toute envie de faire la conversation, et je n'aurai de cesse de convaincre mon père de rentrer au chaud, prendre un thé plutôt que des paquets de vent hivernal puant la marée, et, comme toujours, j'aurai droit à la même réponse : "Je veux voir les phoques." Oui, après que le cancer lui eut pris sa femme, mon père a brutalement décidé de s'installer dans cette baie de Somme triste à crever, pour voir les phoques. C'était un de ses anciens collègues (un instit devenu dément lui aussi, tiens) qui lui avait mis dans la tête que rien au monde n'était plus beau que cette vision, lorsque terre et mer se confondaient en un millier de nuances de bleu mauve et que le soleil rasant venait saupoudrer tout ça comme dans un tableau, et, si tu restais assez

longtemps, si tu savais être patient comme seul cet endroit pouvait te l'apprendre, alors tu les voyais apparaître au loin, se dandiner, se frotter les uns aux autres, et quand tu avais vu ça, mon vieux, eh bien tu pouvais mourir en paix. Seulement, il fallait savoir accepter les soirs où les phoques ne se montraient pas, rentrer chez toi sans haine, passer à autre chose jusqu'au soir suivant. Mon père savait faire ça. La solitude ne lui pesait pas, au contraire. Mes visites avaient toujours l'air de le surprendre, même si je le prévenais plusieurs jours avant. Peut-être qu'alzheimer avait déjà commencé à creuser ses galeries dans les méninges du pauvre vieux. Il disait "Tiens!" avec un grand sourire, et se levait pour me serrer dans ses bras. Affectueux. Tendre. "Comment va mon fils?" Je ne comprends toujours pas comment ce père, distant et taciturne, veillant sur mes résultats scolaires comme un sergent sur la propreté des bottes de ses troupes, comment ce père est devenu papa, en devenant vieux. Ainsi ai-je pris tout le bon qu'il y avait à prendre et nous avons eu quelques années d'amitié apaisée avant que la maladie ne me l'enlève peu à peu, grignotant inexorablement ses souvenirs jusqu'à celui de mon existence.

Que te reste-t-il, papa? Sans doute plus grand-chose, car lorsque je dis que nous faisons la conversation, c'est surtout ma voix que l'on entend. Je parle peu, il ne faut pas m'en vouloir, papa, ce n'est pas évident, tu ne me réponds pas. Ou alors par une espèce de bouillie inintelligible qui me tord le ventre. Tu me fous la trouille. Je ne veux pas finir comme toi, jamais. Crois-moi, au premier signe de cette saloperie je fais le grand saut. Qui me pleurera, de toute façon? Toi,

tu m'aurais pleuré, peut-être, avant. Mais aujourd'hui je suis libre de mourir quand bon me semble.

Tu te souviens de Perpétue, papa? Se pourrait-il qu'elle soit la seule réminiscence que ton cerveau malade est encore capable de t'envoyer? Ce serait drôle, tu ne penses pas? Tu ne le sais pas, évidemment, mais c'est un peu elle qui a fait de moi la personne que je suis. C'est elle qui m'a appris à regarder, pas seulement avec les yeux, mais avec le ventre, avec la peau, avec toutes les substances qui s'écoulent de mon corps. C'est elle qui m'a donné l'envie de dessiner puis de peindre. C'est elle qui m'a appris que l'amour n'est pas quelque chose que l'on ressent mais que l'on réalise, dans la douleur, dans les larmes, qu'il faut savoir endurer pour jouir. Je n'ai jamais su qui elle était pour toi, ni si tu avais eu l'intention de me la faire découvrir, elle et pas une autre, parmi les centaines de saints et de martyrs que tu collectionnais dans ta bibliothèque, ou si seul le hasard, la vie, la chance, peu importe comment on l'appelle, le destin l'avait placée sous mes yeux, puis sous mes mains, puis sous mes draps.

J'avais admiré Perpétue dans ses moindres contours, à la lueur d'une lampe, tard dans la nuit, luttant contre le sommeil pour la comprendre, elle, son histoire, ses gestes, son extase, et eux... les hommes autour d'elle. Aurais-je pu être l'un d'entre eux? Oh oui, oui j'aurais pu l'être!

J'ai l'intuition que si je devais délester ma mémoire, Perpétue s'y accrocherait de toutes ses forces de martyre chrétienne. D'abord à cause de son image, la première, celle qui m'a giflé un dimanche après-midi où je

traînais mon ennui d'enfant unique dans les pièces de la grande maison isolée au milieu des champs. Enfant, je n'aimais pas la nature, jamais je ne sortais faire de vélo avec les gamins du village, encore moins ne participais aux kermesses et autres bals. Mes parents ne s'en plaignaient pas, j'étais calme, obéissant, travailleur et plutôt agréable. Poli. Je sentais qu'à l'intérieur de mon corps et de mon esprit tout était latent, tout était en phase de maturation, et de révélation. La religion me laissait froid, et la Vierge que je fréquentais tous les dimanches était désespérément statique. Elle avait fait un enfant, et voilà toute sa gloire. Ma mère m'avait fait, et alors? Lui avait-on érigé une statue de marbre? Allait-on lui baiser les pieds? Non. Jésus me troublait davantage, sa croix en particulier, ce bois massif, le poids qui fait craquer les vertèbres, l'élévation enfin de cet homme offert aux regards de tous, saignant et pleurant et heureux malgré tout. Cette idée me dégoûtait et me fascinait. Les tableaux, les vitraux représentaient toujours la même chose à mes yeux : un homme mourant, devant lequel d'autres hommes se prosternaient et pleuraient. J'aimais imaginer que ce pauvre Jésus avait eu droit à bien d'autres choses que des larmes : des baisers, des caresses de femmes, des étreintes, oui, et peut-être que ces femmes avaient léché le sang qui coulait de ses mains et de ses pieds, et certainement que Jésus était nu, et pas recouvert de ce ridicule morceau de tissu et alors, s'il était nu... Oui j'espérais pour lui qu'il avait connu l'extase avant de mourir.

Et puis j'avais découvert Perpétue, exceptionnelle, merveilleuse Perpétue. Sa chevelure brune sur sa tunique blanche et la main qu'elle portait à son flanc ensanglanté m'avaient bouleversé. J'étais revenu

des dizaines de fois dans la bibliothèque paternelle retrouver ma beauté, étudiant chaque détail de la gravure, m'imaginant à la place du gladiateur, Perpétue agenouillée devant moi, la rougeur de sa bouche entrouverte, sa main refermée sur mon glaive qu'elle dirige vers sa gorge, et ses yeux, enfin, ses yeux me suppliant de le faire, d'enfoncer mon glaive dans sa chair si pâle, si parfaite. Oh la puissance érotique de cette femme! Sa force, aussi, sa détermination dans l'extase jusqu'à la mort : "Perpétue, cette fois, goûta à la souffrance", voilà ce que dit le récit de la passion de sainte Perpétue. Lorsque je réussis à me détacher de la représentation du martyr, ce fut pour me plonger dans le récit et découvrir l'ivresse d'un vocabulaire qui m'était jusqu'alors inconnu. Succomber. Endurance de la chair. Corps. Perpétue et ses "relations avec le Seigneur", qui lui fait "goûter de si grands délices". Le berger de sa vision qui offre à Perpétue son "lait caillé fort qu'il semblait traire" et Perpétue "le reçoit les mains jointes et le mange".

J'avais fait mienne cette femme idéale, et je jouissais sans retenue dans ses mains, lui offrant mon lait caillé qu'elle recevait avec gratitude. J'étais devenu son seigneur, celui grâce auquel elle se pâmait, son berger, son gladiateur, et chaque nuit elle me suppliait d'enfoncer mon glaive dans sa gorge. Le dimanche, à la messe, je virais Jésus de sa croix pour y attacher ma Perpétue, et deux heures durant, je la suppliciais puis léchais ses plaies, buvais son sexe et violais sa bouche.

Et voilà à quoi je pense, me rapprochant du bord de mer plombé par un mauvais ciel de décembre. Et, bien sûr, Perpétue me renvoie à Lucie. À la différence que Perpétue, elle, ne se serait certainement pas loupée.

Mercredi 24 novembre 2004

C'est le matin au pavillon Les Glycines. On frappe à la porte. "Mademoiselle?" Voix criarde des hôpitaux. "C'est l'heure. Vous allez pouvoir faire votre toilette." Voilà, je suis en HP.

Ici, on nous parle comme à des bêtes. Troupeau de malades agglutinés derrière une porte, en attente du cachet, comme le chien de sa pâtée. "C'est pas la peine de rester là, hein, on vous préviendra quand ce sera prêt."

Rêve de la nuit dernière : de la fenêtre de chez moi, je vois une femme et un homme sur la route. La femme est cagoulée de cuir et a de très longs cheveux noirs. L'homme n'est qu'une silhouette. Femme très longue. Son sexe est béant et immense, il la fend jusqu'à la poitrine. L'homme y engouffre ses bras. Au début, je crois voir un cheval mort qu'on dépèce.

Jeudi 25 novembre 2004

Je parviens à sortir de ma chambre ce matin. Je découvre ainsi qu'il y a, au fond du couloir, une salle pour les infirmières. Ça rigole là-dedans. Comme ça doit aussi garder l'œil sur les malades, la salle est entièrement vitrée comme un aquarium. Sans doute ont-elles appris à vivre leurs moments de répit et d'intimité ainsi, aux yeux de tous. J'entends l'une d'entre elles raconter son samedi soir, comment elle s'est fait draguer et comment elle a planté le mec sur le parking de la boîte, "il pensait qu'il pouvait m'avoir, comme ça, sans déconner, il me prenait pour qui?". Ses collègues du même âge hochent la tête et balancent la mèche qui leur barre le front sur le côté, et les autres, plus âgées, se regardent entre elles, échangent un sourire pincé, la bouche tordue, et c'est à ce moment que j'entre dans la pièce, pieds nus, avec l'épaisse chemise de nuit tatouée "EPSM" puant la sueur, bras tendus devant moi, poings serrés, le visage déformé par une grimace d'excuse, je balbutie : "Je... J'ai..." Une grande infirmière rousse, la cinquantaine, vient à ma rencontre et attrape mes poignets, les examine rapidement, déclare : "Rien de méchant. On va soigner ça."

Maintenant j'ai deux bandages immaculés autour des poignets, comme une vraie suicidaire. L'infirmière s'appelle Lena. Dans la salle de soins, elle chantonne en désinfectant la peau abîmée, et moi je pleure en silence. À vrai dire, je suis bien trop abruti par les cachets pour sangloter. Elle s'arrête soudainement alors qu'elle noue le second bandage. Elle lève les yeux vers moi et demande : "C'est avec

vosre rasoir que vous vous êtes fait ça?” Je pousse une espèce de gémissement affirmatif. “Vous l’aviez planqué où?” Je garde le silence. Elle commence à ranger tout son bazar de compresses, sérum, Bétadine, et parle sans me regarder : “Ça fait très mal, hein? On ne s’imagine pas la volonté qu’il faut pour se couper, on croit qu’il suffit de se plonger dans un bain fumant et hop, le coupe-chou dans une main, puis dans l’autre, et la mort vient tranquillement nous prendre, nous laissant une expression presque sereine, comme dans les films, vous voyez le tableau?” Elle brosse effectivement un tableau imaginaire, doigts écartés, posant chaque détail de la scène avec des gestes lents et précis. “Une lumière tamisée, sans blague, vous connaissez beaucoup de gens qui utilisent ce genre de lumière pour se brosser les dents le matin, vous? La baignoire qui déborde d’eau et de sang, et la femme, puisqu’il n’y a que les femmes pour se couper les veines, les hommes se tirent généralement une balle dans la tête, la femme morte, donc, la tête légèrement penchée sur le côté, ensuite, très important, un bras négligemment posé sur le rebord de la baignoire, poignet en avant, et sur son visage, comme je disais, l’air serein que la mort nous donne si souvent. Entre parenthèses le premier à avoir proféré pareille connerie n’a pas dû côtoyer beaucoup de cadavres. Enfin. Toujours est-il qu’en réalité ça fait extrêmement mal de se tailler les veines.” Elle s’assoit sur le bras du fauteuil et me regarde. J’ai la nausée. “Ne vous y trompez pas. Je ne suis pas en train de vous faire un cours sur une tentative de suicide digne de ce nom, ni de vous traiter de petite joueuse. La provocation pour faire réagir les patients, c’est pas mon truc. Des adeptes de la

thérapie par le coup de pied au cul, vous en trouverez, mais avec moi vous n'avez pas à vous en faire. La vérité c'est que je ne peux pas m'empêcher d'en faire des tonnes.”

Elle sourit. Son premier sourire. Elle secoue lentement la tête et pose sa main sur mon avant-bras. “C'est difficile à raconter, la souffrance psychique. En plus ça ne se voit pas. Même quand on avale l'équivalent de deux mois de traitement anxiolytique d'une traite. C'est souvent pour ça que les personnes comme vous se coupent, après. Même un tout petit peu. Le sang, ça parle à notre place. Ça évite des discours qu'on n'a pas envie de faire, ça remplace les mots qu'on ne trouve pas.”

Après ça, Lena se tait et se lève, ouvre un des innombrables tiroirs minuscules du chariot pharmaceutique et me tend un cachet. Elle me dit que je ferais bien d'aller me reposer, maintenant. Je retourne dans ma chambre et m'écroule. Je dors pendant cinq heures.

Mercredi 1^{er} décembre 2004

Une semaine que je suis à la clinique. L'intemporalité a déjà fait son œuvre. Une semaine, vraiment ?

Au petit-déjeuner je suis toujours assise en face de Nicole et Raymond, mes rayons de soleil. Raymond beurre ses dix tartines qu'il empile soigneusement. Il prend son temps. Je flotte dans mon bol de café au lait. J'ai les larmes aux yeux. “Allez, cocotte.” Nicole me fait son plus beau sourire édenté. “La maison met tout en œuvre... pour vous rendre le séjour le plus désagréable possible!” Raymond se tord de rire,

heureux de sa blague et nous le suivons, claques sur les cuisses, éclats salvateurs.

Petit-déjeuner sous haute surveillance. Trois infirmières, en ligne, bras croisés. Qu'est-ce qu'elles s'imaginent? Qu'on va s'entre-tuer avec les cou-teaux à beurre?

10 heures

Je passe d'innombrables coups de téléphone. Parler, parler, parler. De tout sauf de lui. De rien, donc.

Je contemple son numéro de téléphone. Je sais qu'il *sait*. Je sais qu'il me méprise. J'entends encore sa voix : "Les gens qui font des tentatives de suicide me font horreur." Les escargots, les tripes, le fromage, les insectes, la pluie, les pieds font horreur à certaines personnes. Moi je fais horreur à une personne.

Comment as-tu pu te résoudre à cette ridicule... mise en scène? Tu n'as rien trouvé de mieux pour mettre fin à tout ça? Je te faisais confiance. Ne m'as-tu pas répété à quel point tu étais forte? À quel point tu pouvais tout supporter, TOUT?

Non, Maxence, je n'ai rien trouvé de mieux.

Bon, ça suffit comme ça. Temesta 2.5. Au lit.

20 heures

Mes parents viennent de partir. Comme c'est étrange de voir leurs silhouettes s'éloigner, côte à côte, ensemble. Ce soir, ils vont dormir dans la même maison. La mienne. Partager le même repas, choisir le vin, se demander qui prend le canapé et qui occupe la chambre. Mes parents vont vivre ensemble pendant une semaine. J'imagine assez bien mon père s'occuper du café le matin, et ma mère couper de

fines tranches de pain qu'elle mettra à griller. C'est elle aussi qui proposera le jus d'orange. Ils faisaient la même chose trente ans plus tôt. Ils prenaient le petit-déjeuner ensemble. Mais ils sortaient du même lit, avec sur le corps l'odeur, la chaleur du corps de l'autre, et un sourire tendre sur le visage. J'en fais trop? Je m'en fous, je ne m'en souviens pas, c'est mon droit le plus strict d'inventer un couple dont les bras, les jambes et les langues s'entremêlent en permanence, faisant de leurs deux corps un berceau pour m'accueillir, m'embrasser, me chatouiller, me caresser. Y penseront-ils ce soir, après avoir épuisé l'infini des questions sur le malheur de leur fille, pardon, sur son entêtement à se jeter dans le malheur? Veut-elle qu'on la plaigne? Est-ce un moyen d'exister, c'est-à-dire différemment des autres, d'être marginale, de nous dire qu'on a merdé, de dire au monde que c'est lui qui a merdé, de dire à Maxence que... Mais là c'est mon père qui vient de parler et c'est ma mère qui va couper court. On ne parle pas de Rachel et Maxence, Rachel par rapport à Maxence. Rachel dit peut-être au monde entier mais pas à Maxence. "Il va falloir affronter ça, l'affronter lui", a dit le psychiatre à ma mère. Mais ma mère n'affronte pas, elle tue. Elle raye, elle efface, elle fait disparaître. Peut-être qu'un jour elle le tuera vraiment, lui. Elle se dit ça, pour avancer.